

Félix Guattari...

Numéro 55-56, automne 1992, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1992). Félix Guattari.... *Inter*, (55-56), 10–13.



FÉLIX GUATTARI...

... dont les travaux portant sur la critique psychanalytique ne peuvent être inconnus à quiconque s'est un tant soit peu intéressé aux plus récentes réflexions en la matière — GUATTARI, donc, nous a quitté il y a quelques mois, prématurément, et de manière trop abrupte.

Une certaine complicité s'était peu à peu tissée entre GUATTARI et différents membres du collectif Inter/le Lieu. Ainsi, en février dernier, avant même que l'ouvrage n'ait commencé de circuler en librairie ou de faire l'objet de recensions, Richard MARTEL recevait par courrier un exemplaire encore tout chaud de *Chaosmose*, dernier titre donné par l'écrivain français.

(À noter que nous avons publié un court extrait de ce livre dans le numéro 53 d'*Inter*, hiver 92, p. 23).

Les lignes qui vont suivre ne visent pas à dresser un parcours de l'homme et de l'œuvre ; un tel travail fera infailliblement l'objet de commentaires, dans les mois à venir, aussi bien dans la francophonie qu'ailleurs dans le monde.

Plutôt, nous avons opté pour les mots de GUATTARI : ses mots à lui, et sa façon de les dire.

Le texte que vous allez lire représente les extraits d'une entrevue qu'avaient réalisée Alain-Martin RICHARD et Richard MARTEL lors d'une visite de GUATTARI à Québec en juin 1991. GUATTARI s'était, pour l'occasion, bien aimablement prêté au jeu que lui proposèrent alors ses deux interlocuteurs : celui de la terminologie guattarienne (et bien sûr deleuzienne), mais surtout, celui de la *dissension* GUATTARI — dissension qui, au demeurant, n'est absolument pas dépourvue de nuances et d'optimisme, ce qui n'est pas nécessairement une contradiction. C'est sur ces mots que nous vous laissons.

André TROTTIER pour la rédaction

Alain-Martin RICHARD propose à GUATTARI d'élaborer sur certains mots-clés relevés préalablement dans ses travaux...

MACHINE DÉSIRANTE

GUATTARI : Les *machines désirantes*, c'est une façon de comprendre tout ce autour de quoi les kleinien ont tourné avec la notion d'*objet partiel*, le *détransitionnel*, ce que LACAN a développé dans une perspective plus large avec la théorie d'objet « A », où il inclut dans l'objet (partiel) du désir non seulement le sein maternel, la mère, le pénis, mais aussi la voix, le regard, etc. Mais tout ça, ça reste un corps... une sorte de conception causaliste, infrastructurale, où la pulsation est là, à la base de ce qui se passe dans le psyché, et dans une sorte de position déterministe...

L'autre idée de *machine désirante*, c'est de reprendre ça, mais d'élargir encore beaucoup plus la notion d'objet du désir. C'est-à-dire, par exemple, qu'il y a des *machines désirantes* qui peuvent être collectives — qui peuvent être littéraires, musicales, etc. — et sans qu'on parle de passage d'un niveau pulsionnel à un niveau sublimatoire. On voit, par exemple, dans une situation névrotique ou psychotique, que ce qui pourra débloquer une situation, c'est quelquefois le fait d'arriver à parler dans un groupe, ou de parler avec des gens dans la cuisine, ou simplement de reprendre l'auto parce qu'on ne l'a pas pris depuis longtemps et de faire le service pour aller à Blois, la ville à côté de laquelle il y a la clinique où je travaille... On voit qu'à ce moment-là, l'automobile fonctionne comme une *machine désirante*. Ou la musique, au même titre qu'un objet partiel de type freudien.

Ça, c'est à un premier niveau. À un deuxième niveau, il s'agit d'élargir le concept de *machines*, en dehors des machines technologiques, pour comprendre que ce qui traverse les différents niveaux machiniques (les machines biologiques, les machines mathématiques, etc.), c'est ce que DELEUZE et moi appelons les *machines abstraites*, les *machines transversalistes* — qui ne sont pas une structure qui traverse les niveaux différents, mais qui sont un foyer de constructions, de positions existentielles et de positions créatives, de diversité des niveaux...



L'ÉCOLOGIE DU VIRTUEL

GUATTARI : Je me suis intéressé un peu au mouvement écologiste parce que je considère que les partis de gauche, les formations traditionnelles, les organisations, les syndicats sont complètement incapables de répondre aux problèmes qui se posent aujourd'hui sur la planète ; aussi bien les problèmes d'échelle de la planète, de pollution, d'empoisonnement de l'atmosphère, de démographie, etc., que les problèmes immédiats, de vie quotidienne, de soucis des gens en rapport à leur corps, en rapport aux autres. Et les partis traditionnels ont une conception — comment dire ? — technocratique, bureaucratique des rapports au monde qui ne correspondent pas du tout à ce qui se passe aujourd'hui. Mais alors en même temps, je constate que souvent les partis écologistes ne font pas leur propre écologie sociale. Ils se fascinent dans des querelles électorales, dans des luttes de doléances internes... [Car] il y a tous les problèmes d'écologie sociale, les problèmes d'écologie *mentale*. C'est toute la dimension de l'écologie non seulement du *visible*, de l'*actuel*, mais aussi cette dimension du *virtuel* : il y a les écosystèmes virtuels incorporels, tout aussi importants non seulement à préserver, mais à mettre en œuvre que l'écologie des écosystèmes vivants, sociaux, etc. D'où ce terme que j'ai forgé, et qui traîne un peu partout, d'*écosophie*, pour regrouper toutes ces voies d'embranchement d'une pensée écologique. Et d'une *pratique*, une *éthique* écologique.

LE CHAOS — LE FRACTAL

GUATTARI : Dans mon élucubration théorique, j'en parle pas comme une référence scientifique. Quand je prends du matériel dans la science, je le prends comme un poète va prendre des fragments. Je ne parle pas de la théorie du chaos telle qu'elle est développée en thermo-dynamique et dans toutes sortes de domaines. Moi, ce qui m'intéresse là-dedans, c'est l'histoire des *attracteurs étranges*...

Dans la théorie du chaos, on voit la description d'espaces de phases, c'est-à-dire de lieux où on rapporte des coordonnées d'un événement, par exemple thermo-dynamique. L'espace de phase pour un pendule qui oscille régulièrement, c'est le point,

en bas, où il va s'arrêter : c'est un *attracteur*. Il est parfaitement identifiable, parfaitement localisable. Tandis que les attracteurs des systèmes physiques dits *attracteurs étranges*, c'est jamais un point marqué, c'est une courbe qui, infiniment, joue dans une zone donnée, dans une zone fractale, mais ne revient plus au même point. Il n'y a donc plus de causalité linéaire. Il n'y a plus de différence, comme dans les coordonnées artésiennes, où tu aboutis à un point — point à la ligne. Là, pas du tout. Alors ce qui m'intéresse aussi dans cette dimension fractale, c'est cette référence au chaos, qui est, il me semble, essentiellement dans notre rapport ontologique à tous les modes d'*étant*... Quand je suis dans le monde, il y a un temps où je me dissous complètement dans le monde, où je perds toute détermination : j'ai une espèce de rapport mégalomane. Tout ça, c'est moi, le monde, le temps, tout ça... Et ça, c'est un temps que j'appelle de *dissolution chaotique*.

C'est comme dans l'ivresse, dans la drogue, dans le délire, dans la déstabilisation amoureuse, dans la création, il y a un sentiment de *tout*, d'appartenance totale. C'est comme si tu absorbais tout le monde... Et puis, en même temps, tu reformules, tu repositionnes une discursivité (par exemple une discursivité amoureuse, une discursivité musicale, etc.). Donc, ce qui m'intéresse, c'est qu'il y a ces deux mouvements qui se font en même temps. Et qu'il y a toujours, dans toute appréhension du monde, un *point de chaotisation*.. Alors si tu deviens schizophrène, tu bascules dans ce point de chaotisation, et tu ne peux plus en sortir... T'es complètement coincé... Mais si tu bascules dans ce qu'on pourrait appeler la « normopathie » — c'est une maladie comme une autre que d'être normal ! — Eh bien à ce moment-là, tu perds le point de chaotisation. Tous les phénomènes de non-sens, tous les phénomènes pratiques, de « moi je suis organisé, moi je suis programmé, avec des logiciels de toutes natures », tout ça... C'est donc cet aller-retour permanent qui m'intéresse.

Alors, autrement dit, ce que je viserais, c'est une théorie fractale ontologique. C'est-à-dire que le fractal, c'est quelque chose qui donne des rapports de symétrie interne avec différents niveaux d'espace, et là, je pose le problème de la *fractalisation*. Le point de chaotisation n'a plus ni temps ni espace. Il est à l'état naissant : la subjectivité en train de s'affirmer. C'est le même point, par exemple, où le chaotisme, que Descartes vise avec le *cogito*... parce qu'il a une espèce de dissolution généralisée du monde avec le doute, et puis... [geste d'impuissance de GUATTARI]. Alors il se rattrape donc, puis alors il reconstruit tout : Dieu, le monde, tout à partir de là...

(Richard MARTEL propose ensuite que la discussion soit dirigée du côté de la fonction de l'univers artistique : comme exercice, mais aussi dans son rapport avec la nature, dans l'imminence de la catastrophe. Dans la mesure où cette volonté de trouver matière à innovation, qui est propre à l'activité artistique, ne se retrouve pas nécessairement dans la science dite objective. De ce point de vue, MARTEL insiste sur une pluralité du sens en art.)

GUATTARI : On peut dire que c'est un certain modèle de la critique qui se trouve en cause là, ou de vérité transcendante. La science raisonne de plus en plus par modélisation, et beaucoup moins par axiomatique, par cadre construit comme cadre de vérité, comme valeur de vérité... Ça se voit beaucoup avec le rôle des modèles informatiques, qui prennent un rôle très important dans l'inscription scientifique...

(...) C'est une sorte de polyvalence de la vérité et à la limite, c'est une remise en question radicale de l'outil de la vérité, de l'objectivité. Est-ce que la peinture de VAN GOGH est plus « vraie » que celle de GAUGUIN ? ou celle de Paul KLEE ?...

Mais ça n'a pas de sens ! C'est une fausse question !... Mais alors, si on part de ce paradigme-là... Est-ce que la politique néo-libérale est plus vraie que la politique je-sais-pas-quoi... euh, directiviste étatique, etc. C'est aussi une fausse question ! Y'a pas de réponse *scientifique* ! Au Chili, un pays d'où je reviens, la politique néo-libérale a l'air de parfaitement marcher ! Ce pays a le taux d'inflation le plus bas en Amérique latine... On dit même que c'est devenu l'Allemagne de l'Amérique latine ! Y'a les taux de croissance, etc. Ceci dit, il y a cinq millions d'habitants qui sont dans une misère totale ! Qui sont complètement en dehors des réseaux monétaires ! C'est un modèle comme un autre... C'est une vérité comme une autre. Alors, il s'agit de savoir ce qu'on veut faire. Si l'on accepte que nous ne posons pas de problème, qu'il y ait cinq ou six millions de personnes sur onze millions d'habitants qui soient... [GUATTARI ne trouve plus les mots] tout va bien ! Y'a pas de vérité scientifique de l'économie ! On pourrait développer comme ça dans le domaine du freudisme, de la psychanalyse ; eh bien, y'a des modèles freudiens, y'a des modèles structuralistes. Mais bon, ça fonctionne comme ça fonctionne... Ça fonctionne souvent dans des rapports d'aliénation totale entre l'analysant et l'analyste. Mais ça fonctionne ! D'une certaine façon...

Alors moi, quand je propose un autre type de rapport analytique, qui introduit l'hétérogène, qui introduit des composantes différentes... et qui implique toute une intervention, une expérimentation, une production de subjectivité... que toute cette position, comme ça, passive, de contemplation signifiante... Bien je dis pas que c'est un modèle plus « vrai » ; c'est une autre orientation... Et puis, à ce moment-là, ce qui prime, ce n'est pas la « scientificité des concepts » comme disait ALTHUSSER... C'est à un niveau politique ! C'est le choix ! Tu veux faire comme ça ? Oui. D'accord. Mais y'a d'autres choix possibles...

(...) Mon angle de vue personnel, comme ça, sans aucune prétention... Ce qui me semble intéressant dans la poésie sonore et différents types de performances, c'est qu'ils poussent à bout la remise en question de l'œuvre comme entité circonscrite dans l'espace et le temps, dans des styles, dans des écoles, dans des redondances perceptives, des redondances de signification... Et qui mettent le curseur justement sur ce point, à l'état naissant... Ce que j'appelle le point de *chaotisation*... Ce point vertigineux que tous les artistes, à un moment ou à un autre, appréhendent : soit comme crise majeure, soit comme aiguillon permanent. Ou un aboutissement : chez JOYCE, qui finit par entrer dans une espèce de chaotisme généralisée, qu'il travaillait depuis le début... Il ne se l'était pas autorisée avec *Finnegan's Wake* parce que c'était là, comme ça, ce qui fait le héros...

Alors donc, pour moi, y'a deux choses. Y'a le fait que les artistes de la performance sont une espèce de petit groupe sympathique, de secte, de religion, de petits laboratoires d'expérimentation, tout ça... Et qui pourra peut-être prendre beaucoup d'importance. J'en sais rien. Enfin, c'est pas le cas pour le moment. Ça, c'est une chose dans notre tête... C'est une minorité dans le domaine de l'art, qui me semble très, très riche... Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est la dimension paradigmatique de ce qu'ils font, ces artistes. En ce sens que ce que fait la performance, c'est ce que, je pense, doivent faire des enseignants, des pédagogues, à l'école, ou ce que doivent faire des psychiatres dans un service hospitalier, ou ce que doit faire un architecte en urbanisme, etc. : c'est — quelles que soient les contraintes extérieures, les interférences, les problèmes, tout ça — voir quel est le point de liberté, le point de créativité, le point de pulvérisation, l'univers des possibles qui se profilent... Ce sont des gens qui se brûlent eux-mêmes à cette



épreuve... et de toute façon, il y a toujours la nécessité impérieuse de se brûler, de s'engager, de se mouiller, dans quelque domaine que ce soit, encore une fois : la poésie, la pédagogie, ou de n'importe quoi d'autre...

D'un autre côté, on peut pas dire qu'on en soit sorti... parce que si tu prends les systèmes de sondages, de la publicité, des masse-médias, etc... il y a une manipulation scientifique de l'opinion...

R. MARTEL : Ah oui ! La Guerre du Golfe !...

GUATTARI : La Guerre du Golfe ! L'extraordinaire, quoi... En fait, c'est une lutte... Une lutte éthico-politique. C'est une lutte écosophique... pour entrer dans ce que j'appelle une ère post-média... Justement pour sortir de toute cette préfabrication subjective, eh bien, il faut expérimenter. Il faut. Comme vous faites, vous, avec la performance... Ou dans d'autres domaines : pédagogie, psychiatrie, urbanisme, tous les domaines que tu voudras considérer...

Là, au Chili, j'ai vu plusieurs choses qui m'ont beaucoup intéressé. Par exemple, un groupe de personnes âgées qui font l'écologie du troisième âge, qui travaillent sur « qu'est-ce qu'on peut faire » avec des personnes âgées : comment on peut réinventer une vie ; érotiser les relations, etc. Une autre chose que j'ai vue, ce sont des groupes syndicaux qui s'investissent essentiellement sur le territoire, et, finalement, très peu au niveau de leurs préoccupations corporatistes. Ils s'occupent de ce qui se passe pour le logement, pour les enfants, pour les femmes en difficulté, etc. Voilà des exemples d'invention ! J'ai vu un groupe d'architectes qui travaillent dans un quartier où ils n'ont aucun moyen... Ils travaillent avec des gens pour faire des poteaux indicateurs, qu'ils fabriquent eux-mêmes, en les personnalisant : en carton, en plastique, en les placardant pour faire un minimum d'aménagement, tout ça... Et il y a, en particulier dans les pays du Tiers-Monde, toute une mine d'expérimentation, d'invention, d'un nouveau type de relations, qui font partie de cette écologie sociale et de cette écologie mentale...



(...) Il y a certainement cette coupure entre les situations géopolitiques... Mais jusqu'à un certain point. Parce que si tu prends la merde dans laquelle vont se trouver les pays de l'Est, ils vont en avoir des occasions de chercher à inventer autre chose ! Et si tu prends les situations très difficiles, très tendues qui existent dans les banlieues parisiennes, tous ces quartiers... Je sais pas comment vous êtes vous, au Québec, si vous êtes mieux dotés...

A.-M. RICHARD : C'est un des plus grands territoires dans le monde. Mais on sent le dépérissement de certains grands centres...

GUATTARI : À mon avis, à terme, les problèmes se poseront. Parce que... Quand tu vois, par exemple, des machines de guerre économique... qui sont lancées à toute vitesse : au Japon, en Allemagne, etc., qui vont dévaster toutes les économies classiques traditionnelles — y compris celle du Canada — qui vont casser l'industrie automobile américaine, etc., bon, eh bien, les problèmes, ils sont devant nous ! Ils ne sont pas derrière !... C'est pas rien ce qui va se passer... Et alors, il y a une nécessité d'inventer, dans tous les domaines. Ou alors ce sera une espèce de sauvagerie. Le fascisme... c'est possible. C'est un risque.

(...) Je crois que les problèmes sont vraiment devenus planétaires. Donc, pour moi, à la fois ça n'a plus de sens de parler de capitalisme comme avant. Parce que t'as des machines, des

mécanismes de capitalisme mondial, d'intérêts privés, qui envahissent toute la planète, qui font que nos systèmes urbains se communiquent entre eux... et puis, en fait, les situations locales sont très, très différentes.

(...) Les problèmes, comme ça, moléculaires — remise en question des rapports hommes/femmes, des rapports entre les classes d'âge, les recompositions de rapports de voisinage, de rapports sociaux, etc. — c'est complètement lié à des problèmes mondiaux, à ce que Fernand BRODEL appelait des « problèmes de longue durée ». C'est pour ça que je prends cette expression de capitalisme à la fois au niveau mondial, planétaire, mais en même temps, intégré : au niveau de l'intégration subjective la plus personnelle, la plus intime, la plus inconsciente, il y a ces deux dimensions-là... Ce qui nous avait frappés déjà avec DELEUZE, en réfléchissant sur le fait que les schizophrènes déliraient sur le cosmos, sur les continents, sur les situations géo-politiques les plus diverses, c'est que le plus intime est branché sur le plus planétaire...

(A.-M. RICHARD fait part de son impression « qu'il y aurait un système, qui est totalement (ou presque) autonome, qui est celui des abstractions, des cartes de crédit, des expressions télématiques... Un univers, donc, qui fonctionne tout seul, absolument tout seul ; que plus personne ne comprend d'ailleurs, ni les économistes, ni les politiciens... »)

GUATTARI : ... Je me demande si l'évolution technologique des moyens audiovisuels, communicationnels, télématiques, informatiques, etc., ne va pas inverser ce mouvement là... Parce que là, on est pris dans une ligne de cotation maximale... Je ne sais pas combien d'heures par jour on regarde la télé aux États-Unis, en moyenne... sept heures par jour : quand on voit ce que sont les programmes ! C'est hallucinant ! Autant faire une lobotomie tout de suite !

A.-M. RICHARD : C'est autant pour le prolongement de l'écran cathodique : cent millions d'écrans cathodiques qui fonctionnent en même temps !...

GUATTARI : Mais ça... Tu vas voir, dans les mois qui viennent, le disque compact interactif ! Tu vas voir la jonction entre la télématique, l'informatique, les banques de données et tout ça... L'écran va commencer à différencier les entrées... Donc, je me demande si ça ne va pas donner de nouvelles possibilités : de se concerter autrement, de se cultiver, d'avoir un rapport beaucoup moins passif aux médias... C'est peut-être une vision un peu optimiste, mais je pense qu'on a atteint un degré maximum paroxysmal de la connerie, avec l'ère des médias de masse... C'est pour ça que je parle toujours de cette thématique d'une entrée post-médiatique... post-média... Mais là, ça va concerner les gens bien au-delà de ce qu'on peut imaginer. C'est même le rapport à l'écriture qui va changer. En ce sens que l'écriture informatique est une écriture totalement nouvelle... On va entrer dans une forme d'intelligence, de cognitivité, de sensibilité tout à fait inédite. Et ça, ce seront les enfants qui, en premier, seront remaniés par ces nouveaux modules de pensée et de sensibilité...

R. MARTEL : Est-ce que tu voudrais, finalement, rajouter quelque chose ?

GUATTARI : Bien... que je vous aime bien... que je me sens bien avec vous... que j'ai un peu mal à la gorge... que... je sais pas. Qu'il fait beau... Qu'est-ce qu'il faut dire d'autre ?...

Retranscription : A. TROTTIER